

belle conduite. La direction des tranchées fut changée et poussée vers Malakoff, qui devint le but des efforts de l'armée assiégeante. Ces travaux furent encore l'œuvre du corps commandé par le général Bosquet, et ce corps eut à supporter la part la plus rude des combats que nous livrait le désespoir des Russes. On ne saurait trop admirer la sollicitude dont cet officier, si brillant dans le combat, sut entourer ses troupes durant les attaques journalières qu'il fallait repousser, tout en continuant le pénible travail des tranchées. Sur ces entrefaites, le général Canrobert, poussé par un scrupule qui honore son grand cœur, se démit du commandement en chef de l'armée, qui fut donné au général Pélissier. Un grand conseil fut tenu, et l'on décida l'attaque de cette formidable position du mamelon Vert, dans laquelle le général Bosquet se couvrit de gloire. On ne sait pourquoi, lors du premier assaut livré à la tour Malakoff, le général Bosquet fut éloigné de ce poste périlleux, qui lui appartenait presque de droit, et envoyé dans la Tchernafa pour contenir les Russes. L'échec subi dans la terrible journée du 18 juin 1855 fut attribué, à tort ou à raison, par les troupes à l'absence de cet heureux officier. Enfin, un nouvel assaut fut décidé pour le 8 septembre à midi, et le plan de l'attaque fut entièrement livré au général Bosquet, qui tomba grièvement blessé au milieu de sa victoire. Le 22 du même mois, il était nommé grand-croix de la Légion d'honneur; il recevait, le 1^{er} novembre, la médaille militaire; Pau lui offrait, le 10 décembre, une épée d'honneur, et le 9 février suivant, il était élevé au rang de sénateur. Enfin, le 18 mars 1856, l'empereur le récompensait, en même temps que le général Canrobert, par la dignité de maréchal de France. Au mois de février 1858, le maréchal Bosquet reçut le grand commandement des divisions du Sud-Ouest. Retenu sur un lit de douleur par suite de ses glorieuses blessures, il ne put prendre part à la guerre d'Italie, et mourut le 3 février 1861. Une autre cause a été assignée à cette fin prématurée; mais nos renseignements ne sont pas assez précis pour que nous puissions entrer dans les détails; du reste, il nous faudrait franchir le seuil de la vie intime, qui doit rester murée à la biographie contemporaine. Portons des jugements; c'est notre droit, nous pourrions dire notre devoir; nous ne nous croirons jamais d'autres privilèges, et s'il nous arrivait, dans la route longue et difficile que nous parcourons, de nous écarter de ce programme, notre volonté personnelle n'y serait pour rien. Que ceux qui ne s'expliqueraient pas à première lecture cette réserve veuillent bien méditer ceci: l'immense courant qui s'appelle le *Grand Dictionnaire* reçoit sur tous les points de ses rives des eaux dont il ne peut quelquefois apprécier la nature qu'après qu'elles se sont mêlées aux siennes propres.

Le maréchal Bosquet est une des grandes figures militaires de notre époque; toujours éloigné des intrigues politiques, il a conquis une gloire des plus pures et a laissé un bel exemple des vertus militaires les plus solides. S'il n'eut pas, à la guerre, le périlleux honneur du commandement en chef, il sut se créer au second rang une place si belle, qu'il n'eut rien à envier à ceux que le sort avait placés hiérarchiquement au-dessus de lui. Le maréchal Bosquet, dit M. H. Castille (1859), est un type complet du soldat. Il est soldat sérieusement et profondément, et ne cherche pas, comme beaucoup d'autres, à rejeter de ses épaules le rude manteau de l'esprit militaire qui a fait sa grandeur. Peu d'officiers ont eu des connaissances aussi étendues dans leur profession, qui embrasse un si grand nombre. Il avait aussi la vigueur du corps; extrêmement robuste, il se plaisait quelquefois à donner en campagne des exemples de sa force physique. La force morale, très-grande chez lui, abritait une sensibilité vive. Ses manières affectueuses, sa justice, sa bienveillance pour le mérite, le soin qu'il prenait de la santé des troupes, n'ont pas moins contribué que son courage et ses talents à lui attirer l'amour des soldats.

BOSQUIEN, IENNE adj. (bo-ski-ain, i-è-ne — du nom du natural. *Bosc*). Hist. nat. Qui est dédié à Bosc. Il se dit d'un poisson et d'un lézard.

BOSQUIER (Philippe), religieux de l'ordre des récollets, né à Mons (Hainaut) en 1561, mort à Avesnes en 1636. Il eut dans son temps la réputation d'un bon prédicateur, et il a laissé des ouvrages recherchés des amateurs, comme donnant un curieux spécimen du mauvais goût qui dominait alors. Les plus connus sont: *Tragédie nouvelle, dite le Petit Rasoir des ornements mondains, en laquelle toutes les misères de notre temps sont attribuées tant aux hérésies qu'aux ornements superflus du corps* (Mons, 1588, in-12); le *Fouet de l'académie des pêcheurs* (Arras, 1597).

BOSQUIER-GAVAUDAN (Jean-Sébastien-Fulchran), acteur et auteur dramatique français, neveu par sa mère de l'acteur Gavaudan, et fils d'un fabricant de bas de soie de Nîmes, né à Montpellier en 1776, mort à Batignolles en 1843. Après avoir fait plusieurs voyages au long cours, en qualité de mousse, Bosquier embrassa à dix-neuf ans, comme tous ses parents du côté maternel, la carrière théâtrale, et débuta à Nîmes. Il vint à Paris en 1798, et entra au théâtre Molière, où il créa d'une manière originale le rôle du Normand Valogne,

dans le *Diable couleur de rose*, de Gavaux. En 1799, il passa à Feydeau, pour tenir l'emploi des trials. Atteint par la conscription, il partit pour l'armée dans la musique des hus-sards de Chamboran, et obtint bientôt son congé comme élève du Conservatoire de musique. De retour à Paris, il entra, en 1800, au théâtre des Troubadours, puis au théâtre Favart. Après une courte apparition au théâtre de Rouen, il s'engagea, en 1803, aux Variétés, qu'il ne quitta qu'à sa retraite, en 1836; il était devenu l'un des propriétaires de cette salle. C'est surtout de 1832 à 1838 que cet acteur, qui pouvait passer pour un virtuose parmi les chanteurs de vaudevilles, se distingua par sa verve, sa rondeur et sa gaieté. Il partagea longtemps la vogue de Brunet et de Tiercelin. On lui doit plusieurs pièces de théâtre: *Cadet Roussel chez Achmet*, comédie-folie en un acte (1804), en collaboration avec Désaugiers; le *Diable en vacances*, opéra-série en un acte (1805), suite du *Diable couleur de rose*, dont il créa le principal rôle; *M. Desortolans ou le Foyer du théâtre* (1807); *Claudinet ou le Premier venu en grène*, comédie en un acte, en prose (1808), en société avec Dumersan; les *Bretteurs*, comédie en un acte, mêlée de couplets (1810); *Trap têt*, opéra-comique, avec Aubertin. Il fit jouer au théâtre de la Porte-Saint-Martin, en collaboration avec le même Aubertin: *Montbars l'exterminateur* ou les *Derniers fistustiers*, mélodrame en trois actes (1807).

BOSQUILLON (Edouard-François-Marie), médecin et helléniste, né à Montdidier en 1744, mort en 1816. Il fut successivement professeur de langue et de philosophie grecque au Collège de France, censeur royal, et médecin de l'Hôtel-Dieu. Comme praticien, il eut peu de réputation; il avait même quelques idées particulières qui lui attirèrent des railleries. Il avait, notamment, un tel fanatisme pour l'emploi de la saignée, qu'on l'avait comparé au docteur Sangrado, caricature médicale du *Gil Blas*, de Le Sage. Comme helléniste et traducteur, il rendit de grands services à la science, donna des versions françaises des *Aphorismes et pronostics d'Hippocrate* (Paris, 1784, 2 vol.), et fit également passer dans notre langue quelques-uns des bons ouvrages anglais, entre autres: les *Éléments de médecine pratique*, de Cullen (1785); le *Traité des ulcères*, de Benj. Bell (1788); le *Cours complet de chirurgie*, de Bell (1796, 4 vol. in-8); *Traité de la gonorrhée virulente et de la maladie vénérienne*, de Bell (1802, 2 vol.), ouvrage qu'il a considérablement étendu par ses critiques et ses commentaires. Citons enfin son *Mémoire sur les causes de l'hydrophobie et sur les moyens d'aneantir cette maladie* (1802, in-8°).

BOSRA. V. BOSTRA.

BOSREDON DE RANSIJAT, né en Auvergne en 1743, mort vers 1812. Il entra jeune dans l'ordre de Malte et devint commandeur et secrétaire du trésor. Dès le commencement de la Révolution française, il sympathisa avec les idées nouvelles, devint le centre d'un complot dont le but était la réunion de Malte à la France, noua des intelligences avec le gouvernement de la République, et lorsque Bonaparte parut devant l'île, en 1798, les voies étaient si bien préparées, qu'il ne resta plus aux chevaliers qu'à signer une capitulation. Bosredon se distingua pendant le blocus de Malte par les Anglais, et revint ensuite terminer ses jours en France. Il a laissé un *Journal du siège et du blocus de Malte* (Paris, 1801, in-8°).

BOSS (Jacob), graveur flamand, né en Belgique vers 1540, travailla à Rome dans la seconde moitié du xvi^e siècle. On a de lui des vues des monuments antiques de Rome, des portraits, entre autres celui de Michel-Ange, et quelques sujets religieux, parmi lesquels *l'Échelle de Jacob*, d'après Raphaël, et les *Évangélistes*, d'après Blockland. Il signait soit avec ses initiales, soit avec son nom entier: *Jacobus Bossius Belgæ*.

BOSSAC s. m. (bo-sak). Bot. Espèce de lobélie rampante.

BOSSAGE s. m. (bo-sa-je — rad. *bosse*). Archit. Saillie brute ou taillée, laissée à dessein sur le nu du mur ou les panneaux du bois, pour servir d'ornement ou pour recevoir des sculptures: *Mur à bossages. Porte, colonne à bossages. Panneau à bossages. L'appareil en bossage fut rarement employé par les Grecs, bien que le soulèvement de la lanterne de Démétrius en offre un exemple.* (Batissier.) Il se dit particulièrement des ornements de ce genre, ménagés sur des pierres que l'on taille seulement près des joints.

— *Bossage rustique*, Bossage à parements bruts. *Bossage arrondi*, Celui dont les arêtes sont abattues et remplacées par des surfaces arrondies. *Bossage verniculé*, Celui dont le parement est chargé d'ornements ébauchés en forme de glaçons, et qui est usité pour la construction des fontaines et des bassins: *La Porte-Saint-Martin présente des bossages verniculés d'un bon effet.* (Lévy.) *Bossage en cavet*, Celui dont la saillie est terminée par un cavet entre deux filets. *Bossage en pointe de diamant*, Celui dont le parement est formé de quatre glacis ou biseaux très-inclinés, qui se terminent par une arête dans le sens de la longueur, ou par une pointe mousse au centre de la pierre, comme cela se pratique assez souvent dans la taille des pierres fines: *De chaque côté des hautes*

portes dont les bossages sont taillés en pointe de diamant, des nègres sculptés élèvent au-dessus de leurs têtes des torchères à vingt bougies. (L. Enault.) *Bossage à angles*, Celui qui est partagé en pierres de refend, c'est-à-dire dont les joints invisibles sont figurés par des canaux carrés assez larges et profonds.

— Techn. Rondeur de bosse que font les bois de charpente courbés ou cintrés. *Masse de bois que le menuisier laisse aux pièces qu'il allège vers les mortaises.*

— *Encycl.* En architecture, on distingue le *bossage* brut et le *bossage* taillé. On a toute raison de croire qu'un *bossage* brut ne fut d'abord qu'une pierre qui n'avait été taillée que sur les bords, afin qu'elle pût se joindre exactement avec d'autres pierres, tandis que tout le champ restait brut, pour recevoir plus tard les divers ornements que le sculpteur devait tailler sur place. Mais il arriva quelquefois que ces ornements restèrent à l'état de projet, et, soit que les architectes postérieurs aient attribué à un dessein prémédité ce qui n'était que l'effet du hasard, soit qu'ils aient jugé agréables à l'œil ces saillies d'apparence rustique, ils ont quelquefois appliqué les *bossages* à des constructions importantes. On en voit des exemples aux amphithéâtres romains de Pola et de Vérone, à l'aqueduc de Claude, à l'arc de Drusus, au palais de Dioclétien à Spalatro. Brunelleschi fit souvent usage des *bossages*, notamment au palais Vieux de Florence et au palais Pitti. En France, on voit des *bossages* dans certaines parties des Tuileries, au Luxembourg, à la porte Saint-Martin, etc. Mais ces *bossages* ne sont souvent bruts qu'en apparence, et ils portent des lignes tracées d'une manière régulière: quelquefois ils sont verniculés, comme ceux de la porte Saint-Martin; ailleurs, ils présentent d'autres dessins. Les anciennes barrières de Paris peuvent être citées comme exemple de l'abus qu'on peut faire du *bossage* brut, qu'on avait appliqué à la construction d'une foule de colonnes, d'un effet beaucoup plus bizarre qu'élegant. Les *bossages* qui seront toujours de mode en architecture, parce qu'ils sont nécessaires, sont les pierres en saillie posées par les maçons à l'endroit où le sculpteur doit venir plus tard tailler des bas-reliefs ou des hauts-reliefs, qui seront les plus beaux ornements de la construction architecturale. Les autres *bossages* constituent un style particulier, connu sous le nom de *style rustique*. V. ce mot.

BOSSANGE (Martin), libraire français, né à Bordeaux en 1766. Etant venu se fixer à Paris en 1787, il fonda une maison de librairie, désignée sous le nom de *galerie Bossange*. Cette maison, à la tête de laquelle il resta jusqu'en 1837, ne tarda pas à acquérir une grande importance, tant en France qu'à l'étranger, où Bossange forma plusieurs établissements. On a de lui quelques brochures au sujet du prêt sur nantissement, fait par l'État aux libraires en 1830. Elles ont pour titre: *Courtes observations à messieurs les députés* (1833); *Nouvelles observations* (1833), etc. — Son fils, Hector BOSSANGE, né à Paris en 1795, a pris après lui la direction de sa librairie. Il a publié *Ma bibliothèque française* (1855), et *Opinion nouvelle sur la propriété littéraire* (in-8°).

BOSSANGE (Marie-Henri-Adolphe), connu sous le pseudonyme de *Nemo*, homme de lettres et administrateur français, né à Paris en 1797, mort en 1862, était fils du célèbre libraire-éditeur Martin Bossange. Après avoir fait de sérieuses études au collège Louis-le-Grand, il alla en Angleterre compléter son instruction, et en revint avec des connaissances très-étendues. Il fit de nombreux voyages à l'étranger, comme représentant de la librairie de son père, alors l'une des plus importantes de l'Europe; ses voyages lui permirent de voir bien des célébrités de l'époque dans tous les pays, et il sut mettre à profit ces brillantes connaissances. Peu de temps après son retour en France, la révolution de Juillet éclata et fut fatale à sa position de fortune; c'est alors qu'il devint l'un des principaux rédacteurs de la *Gazette de France* et l'un des plus goûtés du public. Plus d'un discours prononcé aux chambres et demeuré célèbre était sorti de sa plume. A cette époque, les articles de journaux paraissaient sans signature, avec tout le charme de l'inconnu: cette circonstance donnait beaucoup de relief à ses qualités de publiciste; il savait parler avec franchise, aussi avait-il des amis sincères dans les partis les plus opposés.

Il a écrit les *Lettres à ma voisine*, qui parurent en feuilletons dans la *Gazette de France*. Ces lettres, pétillantes d'esprit, ont eu un grand retentissement. On a de lui un volume très-important, intitulé: *Des crimes et des peines capitales*. Cet ouvrage, publié en 1831, est très-remarquable sous le rapport de la morale, de la physiologie et aussi de la critique; Bossange avait prévu que cette question sociale reviendrait souvent à l'ordre du jour, et l'avait étudiée dans cette prévision avec une indépendance d'esprit et une justesse de raisonnement telles, que son livre est encore aujourd'hui l'un des plus complets sur ce triste sujet. Adversaire de la peine de mort, Bossange avait eu le courage d'assister à tous les genres de supplices usités en Europe. Dans les courts loisirs que lui laissaient ses travaux, il a donné plusieurs pièces de théâtre, dont deux entre autres, *Clotilde* (1832); la *Famille*

de Lusigny (1832), ont été jouées avec succès à la Comédie-Française.

Quand fut posée, dans notre pays, la question, si indécise au début, de l'introduction des chemins de fer, il laissa à d'autres les débats politiques, et publia de nombreux articles sur ces nouvelles voies de communication. Ces études spéciales lui valurent les éloges des hommes les moins favorables à la cause qu'il défendait. Peu de temps après, dès la création du chemin de fer de Paris à Strasbourg, dont il fut l'organisateur, il fut nommé secrétaire général de la compagnie. M. Adolphe Bossange, investi des prérogatives de directeur, sans en avoir le titre, sut, dans ces délicates fonctions, rendre d'éminents services. Malheureusement, une longue et douloureuse maladie de cœur, sur laquelle il essayait de se faire illusion, le força à se retirer dans sa propriété de Maisons-Laffite, et à quitter, vers la fin de 1861, la Compagnie des chemins de fer de l'Est. Les progrès du mal furent rapides, et il mourut peu de temps après, laissant la réputation d'un homme aimable, doux, spirituel et serviable, autant que modeste.

BOSSCHA (Hermann), érudit et littérateur hollandais, né à Leeward en 1755, mort en 1819. Après avoir dirigé plusieurs collèges, il occupa une chaire à l'université de Harderwyck, puis à celle de Groningue, et enfin à l'athénée d'Amsterdam. Outre des discours prononcés sur différents sujets, il publia: *Musa Davenportica* (1786); *Bibliotheca classica* (1794), glossaire pour l'explication des auteurs grecs et latins; une traduction en hollandais des *Vies de Plutarque*; une *Histoire de la révolution de Hollande* (1813), etc. — Ses deux fils, JEAN et PIERRE, se sont aussi fait un nom dans les lettres. Le premier, nommé en 1829 professeur à l'École militaire de Bréda, a donné une édition d'Apulée (1823), et du *Lexicon manuale latinum* de Kœrcher (1826); des thèses grecs, etc. Le second, professeur à l'athénée de Deventer, a donné quelques éditions d'ouvrages rares.

BOSSCHAERT, BOSCHAERTS ou BOSSAERT (Thomas-Willebrord), peintre flamand, né à Berg-op-Zoom en 1613, mort à Anvers en 1654 ou 1656. Il manifesta, dit-on, ses dispositions pour la peinture à l'âge de douze ans, en exécutant son propre portrait à l'aide d'un miroir. Il eut pour maître Gerard Zeghers, visita l'Italie, et, de retour en Flandre, fit les portraits de plusieurs grands personnages. Le prince d'Orange l'appela à La Haye et lui confia divers travaux. Bosschaert était doyen de la guilde de Saint-Luc, à Anvers, en 1649. Les biographes du siècle dernier, et en particulier l'abbé de Fontenay, ont singulièrement exagéré le mérite de cet artiste, en disant qu'il possédait presque toutes les qualités qu'on peut désirer dans un grand artiste, un génie élevé, des inventions heureuses, des compositions brillantes, l'expression des figures, l'intelligence du coloris. D'autres ont prétendu qu'il approcha de Van Dyck, dont il se fit l'imitateur. La vérité est qu'il avait un dessin correct, une touche délicate; mais, en revanche, son coloris était froid et lourd, et ses figures manquaient d'animation. Ses œuvres sont rares. Le musée de Bruxelles a de lui un tableau qui représente les *Anges annonçant à Abraham la naissance d'Isaac*; l'église de Saint-Willebrord, à Anvers, une composition représentant ce saint patron prosterné devant la *Sainte Famille*; le musée de Berlin, un *Mariage de sainte Catherine*; la galerie de Vienne, *Étie dans le désert*, et une *Diane à la chasse*, tableau dans lequel Jean Fyt a peint le paysage et le gibier. Quelques auteurs écrivent à tort le nom de cet artiste BOSCHAERTS; d'autres veulent qu'il se soit nommé WILLEBRORD, WILLEBORT ou même VILLEBOTS (Fontenay), mais ce n'était là que son prénom.

BOSSCHAERT (Guillaume-Jacques-Joseph), administrateur et publiciste belge, né à Bruxelles en 1737, mort en 1815. Après avoir obtenu le grade de licencié en droit, il devint secrétaire du comte de Cobenzel, qui dirigeait le gouvernement des Pays-Bas autrichiens sous le prince Charles de Lorraine, et contribua beaucoup à introduire dans ce gouvernement d'utiles améliorations. Après la mort du comte, il renoua aux fonctions politiques et cultiva la peinture. L'empereur Joseph II le chargea de classer les tableaux des couvents supprimés, et de vendre ceux qui ne lui paraîtraient pas dignes d'être conservés. Sans avoir pris aucune part directe à la révolution belge de 1789, il écrivit deux piquantes brochures qui firent sensation, et qui l'exposèrent même à quelques persécutions. Plus tard, il fut nommé membre du conseil municipal de Bruxelles, et, de concert avec Laserna-Santander, il parvint à créer le musée de cette ville; il conserva jusqu'à sa mort la direction de ce musée; il était en même temps directeur honoraire de l'Académie de peinture, de sculpture et d'architecture.

BOSSCHE (Balthazar VAN DEN), peintre flamand, né à Anvers en 1673 ou 1681, mort dans cette ville en 1715. Il eut pour maître Gerard Thomas, et travailla à Anvers, à Nantes, à Paris et surtout à Douai. Il acquit une si grande réputation, comme portraitiste, que le célèbre duc de Marlborough voulut être peint par lui lors de son séjour à Anvers. L'œuvre la plus importante qu'il ait laissée est la *Vie de du bourgmestre d'Anvers à la corporation*.